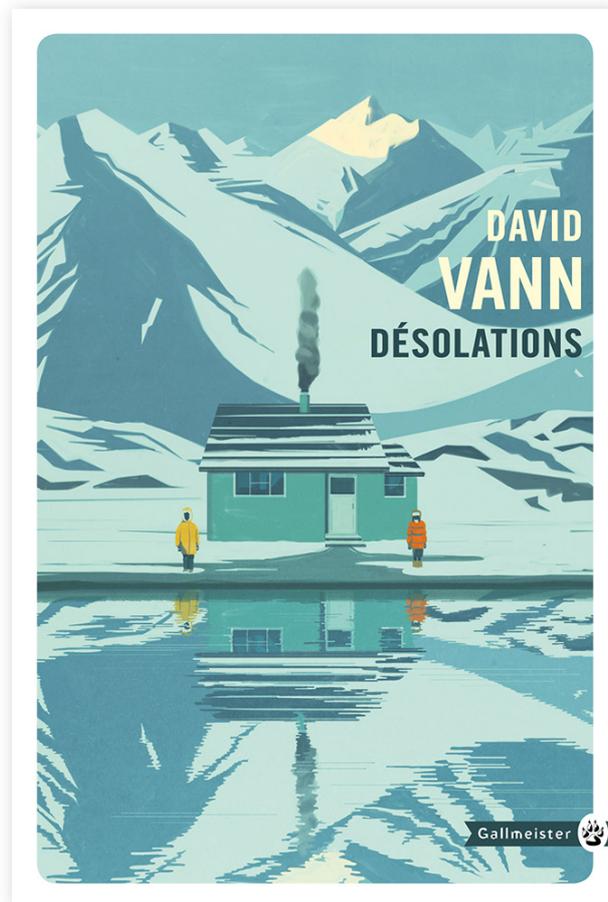




# Désolations

David Vann



## DOSSIER DE PRESSE

### CONTACT ET INFORMATION

Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris  
Tél. : 01 45 44 61 33 / [info@gallmeister.fr](mailto:info@gallmeister.fr)

# Le Monde Des Livres

Jeudi 25 août 2011

Deux couples croient pouvoir trouver un sens à leur existence au cœur de la nature sauvage. En vain. Un David Vann implacable

## L'indifférence de l'Alaska

NILS C. AHL

On aimerait croire que la nature dialogue avec nos angoisses et nos joies. Que notre sentiment d'être au monde soit partagé par celui-ci – et qu'il nous réponde. En vérité, la nature et le monde s'en moquent. Ils nous remarquent à peine, voire pas du tout. Et les romans de David Vann semblent nous rappeler sans cesse que la nature est aussi belle qu'indifférente. A chaque description, on nous répète que le monde ne nous appartient pas. Ou alors seulement en pensée, pour un moment. Le temps d'y projeter nos angoisses et nos joies, justement. Comme ces formes que l'on croit lire dans les nuages et qui s'évanouissent quand le vent les emporte. Dans *Désolations*, l'Alaska est un livre écrit à l'encre sympathique, seulement lisible à la dérobée, dans le secret de ses personnages mélancoliques, à bout de souffle.

Après l'autopsie des relations difficiles d'un père et de son fils, dans *Sukkwān Island* (Gallmeister, 2010, prix Médicis), le nouveau roman de David Vann s'intéresse au couple. Celui d'Irene et Gary au premier plan. En écho, celui de leur fille Rhoda, sur le point d'épouser Jim, un dentiste. Tout autour d'eux, la sauvagerie monumentale de l'Alaska et de la péninsule de Kenai, au sud d'Anchorage. Un paysage écrasant, dont rêvait Gary quand il était un jeune étudiant à Berkeley en littérature médiévale. Trente ans plus tard, Irene se rend compte qu'elle s'est fait manipuler par son mari, par son désespoir. Qu'il lui a menti, qu'il ne l'a peut-être jamais aimée et qu'il va probablement la quitter. Pourtant, quand il décide d'aller construire une cabane de rondins sur un petit îlot au milieu d'un lac glaciaire, elle le suit – le crâne soudain vibrant de migraines terribles

qu'elle combat à coups d'antalgiques pour animaux.

Les personnages de David Vann sont irrémédiablement seuls avec leurs rêves lointains (Rhoda), brisés (Irene) ou inaboutis (Gary). La narration glisse doucement de l'un à l'autre, dans la continuité du théâtre de la nature qu'elle décrit par fragments, petit à petit. Prisonniers de leurs pensées et de leurs sentiments, le père, la mère et la fille sont trahis par les désirs de l'autre. Irene s'en rend compte, c'est là son plus grand drame. Gary fait comme si de

chasser à l'arc. Mais pionniers, voyageurs, pêcheurs, chasseurs : l'Alaska triomphe toujours. Leur présence ne dure pas. A peine ont-ils le temps d'écrire sur ses flancs, comme dans un journal intime, la projection trompeuse de leurs vies ratées. Ainsi, pour Gary, « *cette cabane était un nouveau mensonge, une nouvelle tentative pour atteindre la pureté, pour trouver la vie rêvée dont il avait besoin parce qu'il avait toujours fui ce qu'il était vraiment* ».

Chez David Vann, plus encore que la nature, c'est la réalité qui est dure, sèche et méprisante. A Gary et Irene, elle apporte un ultime démenti. A leur amour, à leur couple, à tous leurs espoirs. Ils préféreront détruire ce qu'ils ont tenté de construire. Pourtant, en débarquant sur son îlot, Gary pensait bien retrouver une énergie ancienne : « *Il aimait l'idée de Vonnegut – plutôt celle de Max Frisch, d'ailleurs – selon laquelle nous aurions dû nous appeler Homo faber et non Homo sapiens. Nous vivons pour bâtir. C'est ce qui nous définit.* » Mais sa cabane en Alaska ne vaut pas mieux qu'un château en Espagne. C'est le sens des paragraphes distancés de ce roman, qui semblent toujours regarder ces personnages comme d'une autre rive. La langue de David Vann est ainsi, trop précise, trop froide, trop belle. La vie s'y pétrifie, les hommes et les femmes s'y recroquevillent et meurent. Dans ce second roman traduit en français, très maîtrisé, l'écrivain renouvelle la démonstration de son immense talent. Sans acrobatie, continuant la mélodie de *Sukkwān Island*, sa musique sobre. Sa pulsation lente et primitive. La beauté éclatante de l'Alaska, le bain de son soleil froid, est comme une drogue. De celles qui soulagent d'abord et qui tuent ensuite. De celles qui susurrent, qui murmurent – et qui torturent. Une réussite. ■

**La langue de David Vann est ainsi, trop précise, trop froide, trop belle. La vie s'y pétrifie, les hommes et les femmes s'y recroquevillent et meurent**

rien n'était, c'est sa seule chance. Quant à Rhoda, elle ne voit pas (encore) que son petit ami fantasme sur une touriste de 20 ans. Leurs différents niveaux de conscience et leurs différents états de satisfaction s'enchevêtrent au fil des pages, et forment l'architecture d'un roman dont la conclusion ne peut être que définitive et fatale. Pour eux, la survie n'est que l'affaire d'un instant. Avant que la pulsion de mort ne prenne le dessus.

Un très court instant, même – à l'échelle de l'Alaska, le véritable héros du roman. Car à chaque page, ses beautés reviennent, mais aussi ses coutumes, les habitudes humaines. Monique, la jeune touriste avec qui Jim trompe Rhoda, demande systématiquement à ceux qu'elle rencontre de lui raconter un ours, comme d'autres demandent de dessiner des moutons... Chacun se définit en fonction d'un rapport mythologique à la nature. Irene se rappelle par exemple les premières années de leur installation dans le Grand Nord, quand ils portaient

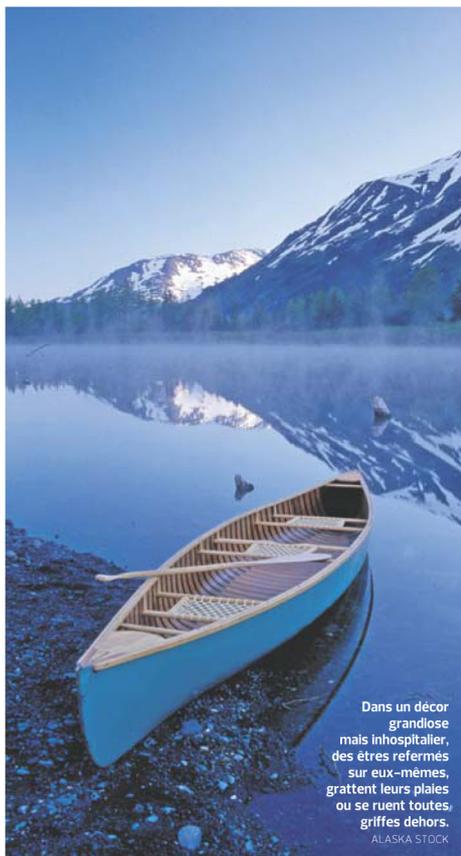
■ **DÉSOLATIONS (Caribou Island), de David Vann, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Laura Derajinski, Gallmeister, 298 p., 23 €.**

# LE FIGARO Littéraire

15 septembre 2011

## DÉSOLATIONS

De David Vann,  
traduit de l'américain  
par Laura Derajinski,  
Gallmeister,  
297 p., 23 €.



Dans un décor grandiose mais inhospitalier, des êtres refermés sur eux-mêmes, grattent leurs plaies ou se ruent toutes griffes dehors.

ALASKA STOCK

## La dérive des sentiments

**DAVID VANN** Dans une Alaska sauvage, l'auteur de « Sukkwan Island » imagine une famille en déroute.

BRUNO CORTY

**L'**Américain David Vann fut la révélation étrangère de l'année littéraire 2010, avec *Sukkwan Island*, novella parue aux États-Unis dans un recueil intitulé *Legend of a Suicide*. Un livre terrible inspiré par la culpabilité de l'auteur. Quand il avait treize ans, David, dont les parents étaient séparés et qui habitait avec sa sœur et sa mère en Californie, refusa l'invitation de son père à passer une journée avec lui en Alaska pour chasser et pêcher, comme ils en avaient l'habitude. Quinze jours plus tard, James Edwin Vann, 40 ans, se donna la mort. Les années qui suivirent furent pour David une sorte de petit enfer personnel où culpabilité, remords, douleur rongeaient son quotidien. À 19 ans, il se résolut à se délester de cet écrasant fardeau en le couchant sur le papier. Tâche, on le devine, ardue. Le reste est un long parcours du combattant, parsemé d'années de refus des éditeurs et d'une tardive mais méritée consécration mondiale.

*Désolations*, premier roman écrit « en transe, dans le plaisir », est d'une autre eau que *Sukkwan Island*, même s'il a en commun le décor grandiose et effrayant de l'Alaska. Et aussi la notion d'isolement, l'une et

l'autre histoire se déroulant la majeure partie du temps sur une île.

Pour le reste, le moteur a changé. Vann a troqué le scooter contre la moto de grosse cylindrée. Sur la scène, non plus un duo (père et un fils), mais quatre, et au moins sept voix d'inégale importance. La principale et la plus douloureuse est celle d'Irène, femme mère, mère de deux grands enfants qui partage depuis trois décennies la vie de Gary sur les rives d'un lac glaciaire de la péninsule de Kenai. Dès le début de l'histoire, on comprend qu'entre ces deux-là quelque chose est cassé.

### Chacun son point d'usure

Homme sans ambition, Gary est obsédé par l'idée de construire de ses mains une cabane sur un flot désert. Ce projet n'est pas du goût d'Irène, mais elle est arrivée à un tel point d'usure, de dégoût de leur vie, qu'elle décide d'aider son mari dans son entreprise. La nature se moque bien des rêves de Gary. Vent, pluies, froid : plus l'automne se déchaine et plus il s'accroche à cette cabane. Irène, pour sa part, est victime de terribles migraines qui la transforment petit à petit en un zombie agressif. À mesure que leur couple s'enfonce, elle fait le bilan de sa vie. Elle ne reconnaît plus cet homme qu'elle a aimé et suivi dans ces décors, hier grandioses, aujourd'hui

cauchemardesques. Irène se sent de plus en plus seule, abandonnée, et ne cesse de repenser au suicide de sa mère quand elle avait dix ans.

Le deuxième couple est composé de Rhoda et Jim. Elle est la fille d'Irène et Gary. Le personnage le plus positif et touchant de cette histoire. Rhoda s'occupe de ses parents et détecte très vite leur malaise. De son côté, elle aimerait que Jim se décide à la demander en mariage. Lui ne semble pas pressé. Ce dentiste papillonne. L'arrivée de Monique, liane égocentrique et cruelle de 20 ans, le transforme en obsédé prêt à tout sacrifier à son plaisir. Mark enfin, frère de Rhoda, est pêcheur et sa vie avec Karen lui suffit. Il voit le moins possible ses parents car sa mère lui est insupportable.

Passant d'un couple à l'autre, David Vann, met à nu des comportements minables, des blessures anciennes, des frustrations. Il montre la solitude des uns et des autres, leur immense besoin d'amour. Prisonniers de lieux inhospitaliers, ces êtres se referment sur eux-mêmes, grattent leurs plaies ou se ruent toutes griffes dehors. On devine que tout cela ne peut que mal finir. *Désolations* est un roman maltrisé de bout en bout. Mécanique parfaitement huilée, rythme soutenu, dialogues qui font mouche : David Vann explore les âmes avec une rare cruauté et un talent qui nous laisse sans voix. ■



**DÉSOLATIONS**

ROMAN

**DAVID VANN**

Sélection Télérama-France Culture

*Dans l'immensité de l'Alaska, un couple.  
Et l'angoisse se diffuse... Glaçant, tragique.*

Il n'y a pas de page 113 dans le nouveau roman de l'Américain David Vann. Aucune déflagration au cœur du récit, de celles qui plongent le lecteur dans le plus grand désarroi. A l'instar de cette fameuse page de *Sukkwan Island*, son précédent livre, que nous sommes nombreux à n'avoir jamais oubliée. *Désolations* n'en est pas moins fort, l'angoisse y est simplement plus insidieuse, elle se diffuse lentement jusqu'au choc d'une chute de plus en plus redoutée.

Car ce nouveau roman est, encore une fois, le récit au mil-

limètre d'une tragédie glaçante. De Sukkwan Island, nous sommes passés à Caribou Island. Un îlot désert au milieu d'un lac glaciaire, toujours en Alaska. Un endroit perdu aux « allures préhistoriques », des ciels blancs infinis, une beauté sans pitié. La « dernière frontière », comme dit un des personnages. Après avoir élevé leurs enfants sur les bords du lac, Gary et Irène ont décidé de s'installer sur cette île dans une cabane de rondins qu'ils construiront de leurs mains. Gary en rêve depuis toujours, Irène le suit pour ne pas le

perdre, malgré l'hiver qui commence à montrer les dents.

Après la relation père-fils, c'est ainsi le couple qu'interroge David Vann. Et plus précisément le mariage, cette « autre forme de solitude ». Le livre est sombre et coupant et juste, infiniment. Observateur aigu, d'une précision cruelle, Vann traque le moindre détail, passant avec la même aisance de l'intime à l'immensité éblouissante du paysage dans lequel évoluent les personnages. Car c'est aussi de cela qu'il s'agit. Du mythe de la nature primitive et salvatrice cher à ses compatriotes, qu'il s'emploie une fois encore à dynamiter. Déçu par la vie réelle, Gary vient chercher sur ce territoire vierge une sorte de rédemption, une manière de se mesurer au monde pour enfin se trouver. Mais la nature chez Vann ne se laisse pas faire, elle n'apporte aucun réconfort ni énergie. Elle est une force sauvage et aveugle, ni bonne ni mauvaise, sur laquelle Gary et Irène finiront par se briser. Il n'y a pas de page 113 dans *Désolations*. Mais il s'agit bel et bien d'une déflagration.

**MICHEL ABESCAT**

| (*Caribou Island*) Traduit de l'anglais

(Etats-Unis) par Laure Dérainjinski

| Ed. Gallmeister | 304 p., 23 €.





# Libération

Vendredi 16 septembre 2011

# Je sacrifierais la fan

Par **FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**

A l'occasion de son dernier roman «*Désolations*», l'écrivain américain David Vann évoque son besoin viscéral d'écrire.

**A**près le célèbre *Sukkwan Island* (Prix Médicis 2010), *Désolations*, le dernier roman de David Vann décrit l'état de décomposition d'un couple après trente ans de mariage. Tragédie impeccable dans un univers hostile en Alaska. Entretien avec l'auteur américain de 44 ans, curieux et rieur. ***Désolations* évoque, comme *Sukkwan Island*, le délitement de relations familiales...** *Sukkwan Island* évoquait une relation archétypale entre un père et son fils ; ce roman-ci parle d'un mariage en bout de course. La connexion entre les deux tient dans l'antagonisme. Jim et Gary mettent une pression similaire et une forme d'aveuglement dans le rêve qu'ils poursuivent. Et ils sacrifient le protagoniste, respectivement Roy et Irene, à leur rêve. La gestation des deux romans a été similaire. *Sukkwan Island* m'a pris dix ans pour arriver à écrire sur mon père, et je l'ai achevé en dix-sept jours. J'ai commencé *Désolations* il y a quatorze ans, à 30 ans. Il y a deux ans, en marchant sur un lac gelé, j'ai eu une vision, celle d'Irene qui le traversait. Je me suis précipité à l'hôtel pour écrire la scène. Je savais que

l'histoire allait se concentrer sur le paysage, qu'elle allait commencer en été et se terminer en hiver. J'ai écrit quatre heures chaque jour, pendant cinq mois et demi.

**Pourquoi exprimer le mal-être d'Irene par une épouvantable migraine ?**

J'ai vécu moi-même de terribles maux de tête. Je ne pouvais ni dormir ni écrire. Expérimenter la douleur pendant un certain temps permet de parvenir à séparer son corps de soi-même. Dans le cas d'Irene, la douleur devient indissociable de ce qui lui arrive dans la vie. Au bout de trente ans, son mariage lui paraît vide. Ses enfants sont partis, elle est perdue et c'est de la douleur. C'est seulement quand j'ai fini le livre que j'ai réalisé que j'étais Irene quelque part, à cause des migraines et parce que sa vision des hommes se rapproche de la mienne. C'était étrange parce que j'étais aussi Gary, avec son impatience.

**Le paysage ingrat et glacial semble comme un accélérateur de la tragédie...**

Le paysage représente l'opportunité pour l'inconscient de s'exprimer. Parfois c'est indirect, parfois c'est à un moment où cela vient comme un reflet de la vie. C'est ce que j'aime tant dans *Méridien de sang* de Cormac McCarthy, un roman américain fondamental de ces

# ille pour ça»

## BIBLIOTHÈQUE IDÉALE DE DAVID VANN

**Nœuds et Dénouements** d'Annie Proulx; **Méridien de sang** de Cormac McCarthy; **Poèmes 1927-1979** d'Elizabeth Bishop; **Nouvelles complètes** de Flannery O'Connor; **Beloved** de Toni Morrison; **The Riverside** de Geoffrey Chaucer; **Beowulf: A Student Edition** de George Jack; **L'Enéide** de Virgile; **le Guépard** de Giuseppe di Lampedusa; **les Vestiges du jour** de Kazuo Ishiguro; **Chroniques d'un pays natal** de James Baldwin.



DIANA MATAR

cinquante dernières années selon moi : tout est dit des personnages à travers le paysage. Le summum que peut offrir la littérature est une pensée inconsciente à travers des descriptions. J'ai mentionné *Signs And Symbols*, une nouvelle de Nabokov, sur un homme qui est atteint de «référential mania». Depuis, je pense à toutes les fictions comme essentiellement paranoïaques, sans rien de fortuit.

**Pourquoi avoir choisi la cabane que rêve de bâtir Gary comme point de cristallisation ?** Pour qu'un symbole fonctionne dans la littérature, il doit avoir deux qualités. Il ne peut pas avoir une seule signification et doit être interprété différemment par chaque personnage. La cabane représente trente ans de rêve pour Gary; Irene la prend comme une excuse pour la quitter. La seconde qualité d'un symbole tient dans son rôle de catalyseur; la cabane est le ferment de leur dispute.

**La fin n'est-elle pas écrite dès le début ?**

J'ai essayé plusieurs fins. C'était difficile pour moi de finir sur un suicide. Je voulais qu'Irene fuie, mais ce n'était pas crédible. Elle n'a pas d'autre choix. Elle a nié pendant si longtemps, pendant plus de trente ans, qu'il est impossible de revenir dessus. *Désolations* concerne aussi l'héritage et les générations. La puis-

sance de la vie de sa mère interpénètre sa propre vie. Pour Irene, c'est trop tard. En somme, c'est une réflexion sur ma vie, ma famille, mon âme. Un autre écrivain aurait pu écrire une autre fin, moins tragique. Dans ma famille, nous avons eu cinq ou six meurtres et ils exhalent une forme de puissance. La meilleure chose à faire en tant qu'écrivain est de s'offrir aussi pur que possible. J'aurais souhaité grandir dans une famille sans tragédies et que mon sujet ne soit pas le suicide.

**Ne soulevez-vous pas la question du destin ?**

Le mot en anglais est «doom». C'est un mot très ancien de la littérature anglaise qui signifie destin funeste, finir au même point, même si tu essaies de t'en détourner. Je me suis senti ainsi pendant vingt-deux ans avec le suicide de mon père, me disant que le suicide m'attendait un jour. Je ne pense pas être destiné à quoi que ce soit. Mais je pense que ce sentiment de *doom* est puissant et peut sembler réel. C'est le danger. Selon moi, il ne se transmet pas. Mais dans le cas d'Irene, il pèse.

**Sur quoi porte votre prochain roman ?**

La relation entre une mère et son fils en 1985 en Californie. Je ne peux pas en dire plus. C'est de la fiction mais il s'inspire suffisamment de deux histoires familiales pour qu'elles soient reconnaissables. Mon grand-père venait d'Allemagne, ma grand-mère d'Islande, et ils étaient tous deux immigrants en Californie. Mon grand-père qui battait ma grand-mère, a engendré de la boue pour des générations. J'ai peur des conséquences de mon prochain livre parce que la fiction est la

distorsion. Mais les livres sont plus importants dans ma vie que tout autre chose.

**Pourquoi ce besoin ?**

Ecrire tient du beau et du vrai. Les familles produisent du chagrin, de la déception, de l'injustice et de la cruauté. Je sacrifierais la famille, car je me soucie seulement de la transformation. C'est proche de la religion. On ne peut pas laisser tomber ça pour quoi que ce soit d'autre. Quelqu'un qui entre en religion comme un moine ressent probablement la même chose concernant la famille. La communauté est plus grande que sa famille.

**Vous vous référez à des auteurs classiques et à une tradition.**

Comment peut-on écrire dans une tradition si on ne l'a jamais lue? Comment peut-on y répondre? On ne peut même pas expérimenter ou se rebeller contre si on ne l'a jamais lue. La lecture est plus consciente que les gens ne le pensent. Les lecteurs sont plus fortement manipulés qu'ils n'en sont conscients. Par exemple, la beauté est vraiment déterminée par la syntaxe, par l'arrangement des mots dans une phrase. Cela n'a rien à voir avec le contenu. La plupart des lecteurs ne le savent pas. Si c'est beau, c'est que la syntaxe est belle. Nous pouvons voir les clichés et les répétitions, les types de personnalités, les expressions individuelles et à certains degrés, la construction narrative. Mais il y a des niveaux plus profonds où c'est dans la grammaire, comme de l'air. ◀

**DÉSOLATIONS de DAVID VANN**

Ed. Gallmeister, 304 pp., 23 €.



JEAN-LUC BERTINIERES

△ La deuxième prouesse de David Vann, après *Sukkwaw Island*.

## Perdus en Alaska

**Désolations, David Vann, traduit de l'anglais (État-Unis) par Laura Derajinski, éd. Gallmeister, 298 p., 23 €.**

Par **Hubert Artus**

**P**rix Médicis étranger 2010 à la surprise générale avec *Sukkwaw Island*, David Vann représente l'un des événements de cette rentrée avec son deuxième livre, *Désolations*, où l'on entre par ces mots : « Ma mère n'était pas réelle. Elle était un rêve ancien, un espoir. Elle était un lieu. Neigeux, comme ici, et froid. » C'est dire si l'idée de la parenté est toujours vissée au cœur du travail de l'auteur. Dans *Sukkwaw Island*, la mort était au centre d'un livre kaléidoscopique sur le suicide d'un père et la réaction de son jeune fils, Roy. À ce duo père-fils succèdent dans *Désolations* des couples en crise. Tout d'abord celui d'Irene et de Gary. Ce dernier veut quitter sa femme mais, « pour donner l'impression qu'il a tout essayé », il décide dans un dernier sursaut d'orgueil d'emmener sa famille sur une île de l'Alaska. Après trente ans de mariage, le père aspire à une vie plus conforme à ses envies : pêcher, chasser et, par-dessus tout, bâtir la cabane de rondins dont il a toujours rêvé. Et tant pis si la famille se désintègre – c'est d'ailleurs ce qui finira par advenir. Gary s'enlise dans son projet, ne faisant qu'enfoncer toujours plus le couple dans des névroses toujours plus à vif. Irene tient bon, malgré les maux de tête de plus en plus forts qui l'assailent. Bientôt, les larmes deviendront « comme un réflexe de [son] corps ». Ces scènes, nous les voyons grâce à la voix de Rhoda, la fille d'Irene et de Gary. À l'échec de ce couple fait écho l'échec qui touchera bientôt celui de Rhoda et de son mari, Jim. Il en ira de même pour le frère de Rhoda, Mark, et sa femme, Karen...

« En Alaska, les histoires se méritent », lit-on au beau milieu d'un livre qui, alors, est parvenu à mêler littérairement les histoires de deux générations sur le même sol. Un sol devenu miroir. De sorte que ce qui se mérite, ici, c'est que ces histoires tiennent debout. C'est amplement réussi. Toutes ces scènes, étranges et abscones, sont d'une inquiétante étrangeté, qui va de pair avec la façon dont les personnages vivent leur environnement. Tous de manière différente. Il y a ceux – Gary – pour qui la nature développe « un sens aigu du monde, qui se dissip[e] avec le temps ». Et d'autres pour qui elle est davantage une idée menaçante, comme Irène, pour qui « les arbres tout autour ressemblaient à un public, debout à l'attendre, à l'observer. Des sentinelles de l'ombre cachées dans la nuit sans lune ». C'est dire si le livre gagne en poésie au fur et à mesure que les tourments des couples et leur folie entrent en résonance avec la grandeur des décors, la folie des éléments (le vent, surtout, incessant) et la perte d'être venu vivre là. L'écrivain raconte la désintégration des mariages. Il raconte aussi l'échec de ce rêve américain qui veut que la chasse soit une manière idéalisée de vivre en harmonie avec la nature. Laquelle détruit non pas les hommes nourrissant ce rêve, mais leur cellule familiale ou sociale. Ainsi Vann a-t-il le talent de ramener tous ses personnages au cœur même de la vie dans ces contrées : un duel entre hommes et éléments.

Par cette noirceur naturaliste aux accents lynchéens, David Vann révèle une préoccupation littéraire aux antipodes de la sensiblerie inhérente au genre du *nature writing* et que l'on trouve parfois dans de « jeunes » romans. C'est probablement l'omniprésence de la mort qui procure un tel pouvoir métaphorique à ses compositions et à ses idées. C'est probablement cela qui fait de *Désolations* un roman si ouvert sur le monde et sur le ciel. □



4 janvier 2013

## David Vann : *Désolations*

On l'a découvert avec un merveilleux *Sukkwan Island* (prix Médicis étranger 2010). L'Américain David Vann nous revient avec *Désolations*.

Direction le Grand Nord, l'Alaska. On y retrouve Irene et Gary – celui-ci rêve depuis si longtemps de construire une cabane sur un îlot désolé. Peu enthousiaste, Irene l'accompagne quand même – et alors, elle va souffrir de façon inexplicable de terribles maux de tête.



À leurs côtés, leur fille Rhoda – elle ne peut empêcher le face-à-face implacable entre ses parents. Et l'hiver s'approche, violent. L'îlot va être inaccessible. Un beau et intense roman sur l'amour et la solitude.

Éditeur : Gallmeister.

# Les Echos

LE QUOTIDIEN DE L'ÉCONOMIE

## La solitude des champs de glace

Roman  
américain

**DÉSOLATIONS**  
de David Vann

Traduction de Laura Derajinski,  
Gallmeister, 304 pages, 23 euros.



L'Alaska de David Vann est la métaphore saisissante d'une société au cœur gelé.

Dès la première page, la messe est dite. Une femme raconte à sa fille comment, à dix ans, elle a découvert sa mère pendue dans l'entrée de sa maison, « Désolations » porte bien son titre... On sait déjà que le voyage en Alaska que nous propose David Vann, pour son deuxième roman, ne sera pas un parcours de santé. Après le très sombre « Sukkwan Island », lauréat du prix Médicis étranger 2010, le jeune écrivain américain remue des eaux tout aussi noires, celles qui se perdent sous les glaciers d'un monde à la dérive. Que la nature est belle, mais froide, sous sa plume ! Les quelques flammes, feux de cheminée, rayons de soleil, caresses et embrassades, sont un feu mauvais qui couve sous la glace, donne la fièvre et la folie.

Irène, l'orpheline, a épousé il y a bien longtemps Gary, un jeune étudiant en lettres, pusillanime et idéaliste. Pour qu'il puisse écrire sa thèse, ils sont partis en Alaska et ne l'ont jamais quitté. Volonté de se poser, de fonder un foyer, du côté d'Irène. Désir d'absolu, de communion avec la nature, pour Gary.

Ils ont eu deux enfants, Mark et Rhoda, aujourd'hui adultes, et rien ne va plus dans le couple. Lassé de sa confortable maison, bâtie au bord d'un lac glaciaire de la péninsule de Kenai, Gary veut construire une cabane au milieu d'une île, pour s'y installer « ad vitam aeternam ». Irène est persuadée qu'un tel projet est le signe avant-coureur de leur rupture. Maintenant qu'elle est vieille et fatiguée, il va l'abandonner...

### Simenon du Grand Nord

La façon dont le couple se fait la guerre rappelle certains romans de Simenon, avec la froide morsure du Grand Nord américain en prime. Irène et Gary luttent autant contre eux-mêmes que contre les éléments déchainés. L'hiver qui

vient toujours trop tôt dévorer l'été. Tempête, pluie, puis neige immaculée, qui vitrifie les haines et ressentiments.. La folie s'empare de ces deux êtres, jusqu'au final digne d'une tragédie grecque.

Leurs enfants connaîtront-ils un meilleur sort ? Rien n'est moins sûr : Mark, devenu pêcheur faute de mieux, mène une vie régressive, entre les joints qu'il fume avec sa compagne et les bières qu'il ingurgite avec ses copains. Rhoda, qui a longtemps fantasmé sur son mariage à Hawaï avec le dentiste du coin, Jim, s'aperçoit que son idylle bat de l'aile. Hypersensitive, elle soupçonne que ses parents vont commettre l'irréparable.

On l'a compris : point de salut dans « Désolations ». Le couple, la famille, les enfants ? Un naufrage.

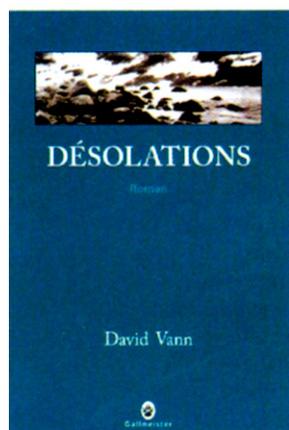
Changer de vie, aller au bout de ses rêves ? Une supercherie. On veut décrocher les étoiles, on tombe de l'escabeau. On veut bâtir un nouveau château en Espagne, il fuit de toute part et apparaît tout de guingois comme la cabane de Gary.

L'Alaska du romancier n'a pas grand-chose à voir avec la carte postale kitsch que nous tend l'ex-gouverneur ultraconservatrice Sarah Palin. C'est la métaphore saisissante d'une société au cœur gelé, où la solitude assassine. Les champs de glace de David Vann n'ont d'égal que les champs de coton de Bernard-Marie Koltès, qui fait dire dans sa pièce à l'un de ses personnages « désolés » cette terrible sentence : « Il n'y a pas d'amour »...

PH. C.

marie france

décembre 2011



## Le coup de cœur

### DÉSOLATIONS

David Vann est né en Alaska. Et ça n'a pas dû le laisser de glace. Car c'est sur les rives d'un lac glaciaire que vivent Irene et Gary. Trente années de vie aussi tristes qu'un hiver sans fin et deux enfants qui se construisent un avenir plus douillet. Mais pourquoi l'infatigable et très têtu Gary veut-il construire une cabane sur une petite île désolée ? Du coup ça chauffe dans le couple. Il y a un s à « Désolations » et ce n'est pas par hasard. Pourtant on en ressort éblouis, touchés, presque charmés par la présence de cette nature sauvage, la puissance des sentiments et une écriture d'une force tellurique. B.B.

Désolations, de David Vann. Gallmeister, 304 p., 23€.

# la Croix

6 septembre 2011

**ROMAN** Prix Médicis étranger en 2010 pour « Sukkwan Island », l'Américain David Vann revient avec un deuxième récit tout aussi haletant, qui prend pour décor l'Alaska et sa nature hostile et fascinante

## La noirceur glacée des sentiments

**DÉSOLATIONS**  
de David Vann

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Laura Derajinski  
Éd. Gallmeister, 298 p., 23 €

Il y a un peu plus d'une année, David Vann réalisait en France une entrée fracassante dans le paysage littéraire avec *Sukkwan Island*. En écrivant ce roman haletant, cet Américain né en Alaska revenait de façon habile et détournée sur le suicide de son père alors qu'il n'était qu'un petit garçon. Depuis, l'enfant pour toujours meurtri a grandi, et l'écrivain qu'il est devenu ne cesse de tourner autour de cette histoire pour exorciser le drame dont il fut indirectement le témoin – peu avant de mettre fin à ses jours, son père lui avait proposé de venir passer une année avec lui, dans cette nature hostile qu'est encore aujourd'hui l'extrême Grand Nord américain.

On comprend dès lors d'où vient le sentiment d'avancer à tâtons dans les ouvrages de ce quadragénaire, à la fois aventurier risque-tout et écrivain talentueux, dont le succès arriva presque par hasard, des années après qu'il eut apporté un point final à la rédaction de *Sukkwan Island*, refusé par nombre d'éditeurs au prétexte qu'il était trop sombre. *Désolations*, qui vient tout juste de paraître en français, plonge le lecteur dans le même état, et ce dès le premier paragraphe. Voici une mère qui parle à sa fille devenue adulte, toutes deux sont recroquevillées au coin du feu, dans le confort d'un canapé. Et qui lui décrit l'innommable, le souvenir d'avoir



Cabane face au Mont McKinley, en Alaska. L'immensité fascine autant qu'elle inquiète.

retrouvé sa propre mère pendue, alors qu'elle rentrait chez elle après l'école, petite fille de 10 ans. Cette femme s'apprête à quitter cette maison qu'elle aime et où ont grandi ses enfants pour suivre son mari. Jeune retraité, celui-ci nourrit le projet d'aller bâtir une cabane sur une île, loin de toute civilisation, où tous deux s'installeront pour l'hiver, « comme s'ils étaient les premiers à fouler cette nature sauvage ».

Mais Irene, qui des années auparavant avait déjà suivi son jeune époux californien dans

son rêve d'Alaska, tente de résister silencieusement. Son crâne la vrille d'une douleur incessante qui ne trouve aucune cause. « Elle était désormais accompagnée par cette chose nouvelle, cette nouvelle trahison du corps, une chose contre laquelle elle ne pouvait lutter, qu'elle ne pouvait traquer, qu'elle ne pouvait voir parce qu'elle n'existait pas. » Quant à la cabane, sa construction ne se passe pas vraiment comme l'avait prévu Gary, dont le rêve de vie ancestrale reste inatteignable.

Est-ce parce qu'il se déroulent dans des

contrées encore très préservées que les romans de David Vann, aussi sombres soient-ils, ne plongent pas celui qui les

**Quant à la neige, elle ne tombe jamais assez fort pour feutrer un peu les disputes amères du couple.**

ouvre dans un état d'enfermement trop angoissant ? Sans doute pas, car la nature, qu'il décrit à merveille, menace toujours. Le lac glaciaire qui entoure l'île revêt des allures préhistoriques ; et les ours rôdent, jamais très loin. Quant à la neige, elle ne tombe jamais assez fort pour feutrer un peu les disputes amères du couple. Pour autant, ces terres à l'état encore sauvage, presque inhabitées, fascinent et attirent toujours des hommes et des femmes en quête de sensations. Et qui, confrontés à cette immensité, prennent parfois peur et rebroussement chemin, comme ce jeune couple de touristes qui va croiser la route des enfants de Gary et d'Irene. Jusqu'à la fin, forcément terrible, ce sont les rêves qui s'en volent sous la plume de David Vann. Ceux d'un homme, autrefois jeune universitaire plein d'idéaux, à la recherche d'une pureté qui reste hermétique à ceux qui la traquent de trop près. Et ceux d'une femme, lassée de s'être montrée trop docile.

MARIE DE CAZANOVE

À noter, la parution en poche de *Sukkwan Island*, Éd. Gallmeister, coll. « Totem », 200 p., 8,50 €.